

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 24 JANVIER 1885.

No. 4

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

VOIES QUI CONDUISENT À DIEU.

À M. L'ABBÉ O. PARADIS.

Ami, sur l'une de ces voies,
Un jour, vous me prîtes la main,
En m'indiquant les pures joies
Qui parsèment le droit chemin.

A. M.

Emportés, éperdus, sur les flots de la vie,
Comme des grains de sable, à tous les vents du sort,
Sous les courants trompeurs notre barque dévie,
Et nous jette, affolés, loin des rives du port.
Souvenons-nous, alors, de la brillante étoile,
Qui veille sur la mer, et scintille au ciel bleu !
Cet astre lumineux, guidera notre voile
Vers les paisibles eaux qui conduisent à Dieu.

Le matin, quand l'aurore à la teinte irisée,
Colorent les grands pins qui couronnent le val ;
Quand l'humide peur des champs, humide de rosée,
Se penche pour pleurer ses larmes de cristal ;
En allant contempler le magique mirage
Qui joue, en gerbes d'or, sur la falaise en feu,
Le spectacle éclatant de ce muet langage
Nous enlève à la terre, et nous ramène à Dieu.

Par un jour de printemps, quand la belle nature
Secoue, en frissonnant, son hivernal sommeil,
Et que la feuille s'ouvre, en franges de verdure,
Sous les baisers brûlants d'un radieux soleil :
Allons au bois, s'asseoir sur les fougères douces,
Pour savourer la paix qui règne en ce doux lieu ;
Le parfum printanier qui s'exhale des mousses,
Enivre tous les sens, et nous ramène à Dieu.

Quand, au soir de l'été, le jaunissant feuillage,
Aux neiges de l'hiver prépare un moelleux lit ;
Écoutons, aux bosquets, l'agonisant ramage
De l'oiseau que le froid va chasser de son nid.
Dans les notes qu'il jette aux lieux qui l'ont vu naître,
On entendra vibrer les accords d'un adieu ;
Emus à ces accents, on éprouve en notre être,
Un besoin de pleurer qui nous ramène à Dieu.

Lorsque l'astre du soir, sur la mer qui sommeille,
Déroule lentement son grand voile argenté,
Que la lame, sans bruit, fait sentinelle et veille
Pour garder les confins de son immensité ;
Laissons voler notre âme aux souffles de ces grèves !
Laissons-la s'abreuver à cet océan bleu !
C'est l'espace qui manque aux ailes de ses rêves ;
La soif de l'infini, la mènera vers Dieu.

Quand le bonheur rayonne au foyer domestique,
Sous les traits d'une femme au regard franc et beau ;
Quand le petit enfant, au sourire angélique,
Sous l'œil des Chérubins, repose en son berceau ;
Quelque chose de saint parfume l'atmosphère,
Et reflète sur tout, en ce riant milieu :
Cette image du ciel, reproduite sur terre,
Divinise l'amour et nous ramène à Dieu.

Hélas ! quand la douleur, cette vierge au front blême,
Vient percer de ses dards nos cœurs tout haletants,
Et transformer, soudain, en une angoisse extrême,
Le bonheur mesuré des fugitifs instants,
Songeons au Golgotha ; sanctifions la plainte
En endurant des maux dont le ciel est l'enjeu.
Ne la maudissons pas, sa mission est sainte :
En faisant espérer, elle conduit à Dieu.

Si la mort nous ravit nos pères et nos mères,
Nos filles et nos fils, nos femmes dans nos bras,
Nos frères et nos sœurs, nos affections chères,
En nous déshéritant des baisers d'ici-bas.
Courbons nos fronts lassés ; laissons couler nos larmes ;
C'est notre triste lot : la vie est un adieu !
L'espoir de les revoir au séjour sans alarmes,
Fait regarder là-haut et nous ramène à Dieu.

O vous tous, qui laissez aux ronces de la route
Les lambeaux maculés de vos vêtements blancs,
Et qui jetez, flétris, dans l'abîme du Doute
Les sentiments pieux de vos premiers printemps !
Allez, quand la nuit tombe, en un temple rustique,
Rendre hommage à Celui qui veille en ce saint lieu !
Évoquez le passé, sous cette voûte antique :
Ses touchants souvenirs vous ramènent vers Dieu.

Divine poésie, immense écho de l'âme !
Pure émanation qui monte vers les cieux !
Subtil rayon qui joue autour d'un front de femme !
Doux mystère qui chante au bois silencieux !
Verse ton ambroisie à nos lèvres arides ;
Anime nos accents de ton souffle de feu ;
Fais-nous rêver du ciel, cet océan sans rides :
En élevant nos cœurs, tu nous mènes à Dieu.

Dr A. MORISSET.

Sainte-Hénédine, janvier 1885.

CHRONIQUE.

L'étranger qui, en arrivant au Canada l'hiver, verrait la terre recouverte comme d'un linccuil de neige, serait porté à croire que tout est inerte dans la nature, durant cette rude saison. Mais il y a comme une espèce de métamorphose. Sous son manteau de neige la nature se réveille peut-être plus agitée que jamais.

L'hiver, c'est le temps des amusements de toutes sortes, la saison des bals, des dîners et des théâtres. Il semble que l'homme a horreur de ce sommeil de la nature et cherche à la réveiller de son assoupissement et à la ranimer. On brave un froid piquant, on triomphe des tempêtes qui paraissent avoir juré la perte de l'humanité.

Comme si l'esprit voulait célébrer son triomphe

sur les éléments, il se sent plus joyeux, mieux disposé aux plaisirs que pendant l'été, alors que tout perle dans la nature. Mais comme l'hiver ne dit rien, les hommes recherchent la compagnie. On s'assemble, on se recherche, on forme des clubs d'amusements. Le carnaval vient tout naturellement.

On se sert même des éléments que le froid rend inertes pour contribuer à la gaité générale. On va jusqu'à élever des palais avec les eaux du Saint-Laurent. Le carnaval de glace fait son chemin. Les préparatifs qui se font laissent déjà entretenir tout le succès qui l'attend.

Tout le monde se prépare à la ville pour cette joyeuse semaine. A la campagne beaucoup viendront se mêler à la troupe folâtre de nos citadins pour dire comme à Venise :

Voici venir ton carnaval joyeux.

Notre carnaval de glace a fait du progrès depuis deux ans. On a commencé d'abord à élever un monument près du Windsor. L'année suivante, on simulait un combat pour s'emparer de ce château qui avait un aspect enchanteur. Une longue procession de voitures parcourait les rues de la ville au milieu des acclamations et des vivats de la foule.

Cette année, il y aura plus. C'est dire qu'on fera mieux encore. Cette réjouissance prendra un caractère plus général. Au lieu de concentrer les amusements dans une seule partie de la ville, on les divisera.

La partie-ouest aura son palais de glace, avec son architecture superbe, ses feux d'artifice magnifiques et son aspect féérique.

Le centre aura son lion de glace, sur la Place d'Armes. Il vient d'être terminé. Il est tout pris sortant des ondes du Saint-Laurent, contrairement aux autres lions. Il est rugissant et semble, du haut de son piédestal, menacer le passant de ses longues dents de cristal. Bien que d'un aspect terrible, il est si beau cependant, qu'on se sent attirer vers lui. Il est solidement enchaîné. Il n'y a qu'un rayon de soleil qui puisse le faire fondre sur nous.

Sur le Champ-de-Mars, est la Condora, superbe et majestueuse. Elle a beaucoup d'élégance et présente un beau coup d'œil. On la voit parfaitement de la rue Craig et de la rue Notre-Dame. La Condora représente un palais égyptien du temps de Pharaon.

Ces divers monuments de glace qu'on dirait plutôt des palais de cristal, lorsqu'ils brillent sous les rayons du soleil ou, le soir, à la lumière électrique, sont d'un aspect féérique. Le feu de bengale les fera paraître comme des châteaux enchantés qui doivent servir de demeure aux fées.

Nos amusements d'hiver attirent chaque année une foule d'étrangers, surtout des Américains qui aiment la nouveauté et recherchent les émotions avec avidité. Un de leurs plaisirs favoris est la glissoire en traîne sauvage. Les jeunes Américai-

nes préfèrent la glissade à la danse. Elles aiment à se voir descendre d'une immense côte avec cette rapidité qui donne le vertige. Ce sont nos jeunes filles qui leur en ont donné l'exemple. Il faut une certaine bravoure pour ne pas perdre son sang froid.

Cet amusement est plus populaire parmi les demoiselles anglaises. Ce n'est peut-être pas qu'elles ont plus de bravoure que les jeunes canadiennes, seulement elles ont plus l'habitude de ces amusements bruyants. Les jeunes canadiennes n'ont pas toujours la permission d'aller glisser et beaucoup n'aiment pas cette manière de s'amuser. C'est plutôt le genre anglais.

Comme la glissoire est un amusement hygiénique, il a une chance de réussir partout. Je ne sais trop si je dois parler en faveur de la glissoire, de crainte d'encourir le courroux des mères, qui généralement n'aiment pas cela. Loin de moi de vouloir le leur reprocher. On doit toujours respecter les convictions. Mais pour exprimer ma pensée en toute sincérité, je devrai ajouter que je ne vois guère de mal à glisser. Il me semble que c'est là s'amuser très innocemment.

Il peut sans doute y avoir des abus. Il y en a partout ; mais cela ne prouve rien contre l'institution. Les abus qui peuvent se commettre aux glissoires se commettraient tout aussi bien ailleurs. Les personnes qui ont des principes n'ont pas à en faire le sacrifice pour aller glisser. Et celles qui n'en ont pas, n'ont pas besoin du prétexte des glissoires. Comme l'a dit un poète :

Ce ne sont pas les verroux et les grilles,
Qui font la vertu des femmes et des filles.

Les jeunes filles doivent avoir assez de dignité et de respect d'elles-mêmes pour aller glisser sans commettre d'inconvenances. C'est ma manière d'interpréter les choses. Je crois que c'est la plus logique.

Je ne vois pas plus d'inconvénients à glisser qu'à danser. Est-ce à dire pour cela qu'il faille renoncer aux bals et aux soirées ? Ce serait pour le coup abolir le carnaval. Il y aura cet hiver de brillantes soirées, outre le bal du Windsor.

* * *

Cette année le bal du carnaval sera un bal costumé. Tous les danseurs et les danseuses devront porter un costume historique.

Il y a longtemps, qu'après chaque banquet politique, les grands journaux nous répètent cette phrase banale : "jamais la vaste salle du Windsor n'a contenu un assemblage aussi considérable d'hommes distingués." Cette fois le vieux cliché va paillir devant la réalité. Il y aura là des François Ier, des Henri IV, des Georges III, des Mary Stuart, des reines Elisabeth, des Bayard, de Condé, à remuer à la pelle.

Les grands seigneurs des cours royales des siècles passés, ne seront que le menu fretin.

Ce n'est pas ici qu'il faudrait appliquer le conseil qu'un bohème donnait à son ami : Si tu veux te déguiser met une chemise propre.

Ce qu'il faudra, c'est la soie, le velours, le satin et la dentelle. La perruque poudrée de nos aïeux verra encore de beaux jours, cette nuit-là. Le jabot coquet des petits marquis, va revenir à la mode pour toute une soirée.

Et les femmes ! quelle mine inépuisable elles ont à exploiter, en partant de la feuille de vigne pour arriver jusqu'à la robe *Mother Hubbard*.

Nous ne parlerons pas des toilettes antidéluviennes, ni même de celles qui sont venues après. Les chroniques du temps sont incomplètes sur ce sujet, et les plus anciennes monies ne nous en donnent pas non plus une juste idée.

Si nous passons aux temps plus modernes, nous

sommes en présence d'un tel encombrement que nous ne savons pas par quel bout commencer.

D'ailleurs nos lectrices n'ont pas besoin de nos conseils pour être jolies, et nous les savons toutes assez coquettes pour choisir le costume qui ira le mieux à leur taille élancée ou bien prise, à leur teint brun ou blond, à leurs yeux noirs ou bleus.

Qu'elles aillent au bal comme elles l'entendent elles seront toujours charmantes. Mais ces pauvres hommes, nous avons bien peur pour eux.

Le bal du Windsor réunira les toilettes les plus élégantes et les beautés les plus séduisantes. La société montréalaise sera très bien représentée. L'amabilité des dames sera le plus beau succès du bal.

FERNAND.

HISTOIRE À FAIRE PEUR.

Il y a longtemps de ce la un jeune homme, étudiant, ayant la belle mine, montait dans l'omnibus de la rue Notre-Dame, un voyageur en tenue soignée, gêné dans de beaux habits, qu'il mettait pour la première fois, compléta la voiture et s'assit à côté de l'étudiant.

Il avait des breloques qui étincelaient, et il tenait sous le bras une belle et grave jeune fille qu'il installa devant lui, sur le dernier siège resté vide afin de la contempler, de la savourer tout à son aise.

Ce voyageur, si battant neuf, qui se promenait en omnibus avec une enfant de dix-neuf ans, ne semblait pas se préoccuper du voyage, mais s'appliquait uniquement à devisager les voyageurs, cherchant à les connaître ou à les reconnaître.

Après un examen répété de toutes les personnes de l'omnibus, il se retourna tout à coup vers son voisin et lui frappant d'une main large et solide sur le genou :

— C'est étonnant, comme vous m'allez !

— Je ne comprends pas, dit l'étudiant en aiguillant sa réponse sur son accent.

— Dis donc, fillette, reprit le bonhomme aux breloques, en s'adressant à sa fille, dis-lui donc qu'il me va, il comprendra peut-être mieux.

La jeune fille rougit, baissa la tête, confuse, suppliante et l'étudiant s'aperçut alors qu'elle était fort jolie.

— A quoi puis-je vous être bon ? demanda-t-il d'une voix adoucie à son voisin.

— A la bonne heure, voilà l'affaire, repartit l'homme aux habits neufs, j'ai demain soir une réunion d'amis, je me suis dit tout de suite en vous voyant que vous en seriez. Oh, pas de façon avec moi, vous ne viendrez pas tout seul, si vous avez peur — un jeune homme si *comme il faut* ne peut avoir que des amis convenables. Choisissez une demi-douzaine de gaillards et amenez-les avec vous. C'est entendu, n'est-ce pas ? Voici ma carte.

Le jeune homme était fort embarrassé ; tous les regards étaient braqués sur lui. On riait, on chuchotait dans l'omnibus. Le seul moyen de sortir d'embarras, c'était d'accepter la carte et de descendre. Les omnibus ont cela de commode qu'on peut toujours paraître arrivé et fausser ainsi brusquement compagnie à qui vous déplaît.

Notre héros n'attendit pas que la voiture s'arrêtât et se précipita hors de l'omnibus en manquant de se casser le cou.

Notre héros n'attendit pas que la voiture s'arrêtât, et se précipita hors de l'omnibus en manquant de se casser le cou.

* * *

Le soir, à la table des pensionnaires, le jeune étudiant raconta son aventure et montra la carte qu'il avait reçue. — Il faut y aller, il ne le faut pas !

On se chamailla pendant une heure sur la stupidité de se rendre à l'invitation d'un inconnu rencontré en omnibus. Mais quand on discute une folie, il est bien rare qu'on ne la fasse pas.

On conclut que le lendemain on se rendrait, au nombre de sept, en costume de soirée, à l'adresse donnée. Ce n'était pas dans une vilaine rue, ni au numéro d'un bouge. Je ne précise pas l'endroit.

La maison avait l'apparence d'un château. Les ogres modernes sont des parvenus qui se donnent leurs aises. Une grille magnifique laissait apercevoir une pelouse, des allées sablées.

Nos jeunes gens croyaient se tromper et entrèrent timidement.

Un domestique en grande livrée leur confirma que c'était bien là la maison indiquée, et après leur avoir fait gravir un perron en pierre, les introduisit dans un salon éblouissant de lumières, embaumé de fleurs rares.

— Complet ! s'écria l'amphytrion en apercevant sa connaissance de l'omnibus et six compagnons. Je savais bien que vous viendriez ; la jeunesse, ça n'a pas de méfiance ! Vous y êtes, vous n'en sortirez pas facilement.

Voici ma mère, une bonne vieille qui a eu son heure : voilà ma femme, une lionne qui l'a encore ; voilà une fille qui l'aura. Une belle famille n'est-ce pas ? et qui ne boude pas au plaisir.

La famille, en effet, paraissait jouir d'une de ces santés merveilleuses que Rubens a rendues aristocratiques. La femme avait un arc-en-ciel sur son bonnet, la mère un potager, et la fille sur ses beaux cheveux un soupçon de parterre qui adoucissait la vivacité de son printemps.

— C'est drôle, dit le maître du logis, j'ai envoyé au moins trois cents invitations, et vous êtes les premiers arrivés. Il n'est encore que neuf heures. — On viendra ! on viendra. En attendant, voulez-vous rafraîchir un peu ?

On s'échauffa légèrement à se rafraîchir. Les jeunes gens trouvaient la maison bonne, les rafraîchissements du meilleur goût. Pendant qu'ils essayaient le punch, quelques personnes arrivèrent ; des gens à mine respectable et des femmes qui ne pouvaient être que respectées. Il fallut bien, quand on songea à danser, inviter ces sorcières ; les sept jeunes gens étaient les seuls danseurs possibles, ils trouvaient l'obligation terrible, menaçante ; ces fées étaient venues pour compléter le sortilège.

Il n'y avait qu'une figure jeune et fraîche, celle de la maison. Elle souriait avec une sorte de tristesse qui s'augmentait de minute en minute. — Pauvres jeunes gens, semblait-on dire, ils sont tombés dans le piège. D'autres ne s'y sont pas laissé prendre !

* * *

On sauta jusqu'à minuit. Les trois cents invitations n'avaient produit que cinquante invités. Le punch était fort, les danseuses étaient fortes ; il fallait de l'énergie, les étudiants et le héros de la fête en montrèrent.

A minuit toutefois, ils voulurent se retirer. On leur barra le passage.

— Pas de ça, Lisette ! leur dit le maître de ce repaire élégant, voilà le souper, il faut que vous soupiez !

On a vu des ogres engraisser leurs victimes, le procédé est classique. Le souper avait bonne mine. La dame de la maison ne ressemblait pas à Lucrèce Borgia, sa fille n'avait rien de la princesse Négroni.

— Soupous-nous ? demanda l'appétit de notre héros.

— Soupous, répondirent les estomacs affamés des étudiants.

Le souper était pour trois cents bouches, l'idée héroïque de l'affronter à petit nombre exalta bientôt le courage de ces jeunes gens.

Ils avaient bu le punch de l'homme mystérieux. Pourquoi bouderaient-ils son souper ?

La logique a ses entraînements, surtout quand le point de départ est l'imprudenc. Par amour de la logique et par appétit, nos étudiants offrirent leurs bras aux dames, qui leur souriaient des dents, l'un d'eux eut le bonheur de donner le bras à la fille du logis. Les sept compagnons prirent leur place dans la salle du festin ; les truffes furent exquises, les dames qui purent en manger, dangereuses. On but, on rit.

Pourtant, à une heure où les voitures ne circulent plus, les convives songèrent à se retirer. On laissa partir les vieux et les vieilles ; mais les bras de l'amphitryon firent une nouvelle barricade devant les jeunes gens :

—On ne s'en va pas ! leur disait-il d'une voix plus haute, on vous dévaliserait en route. Vous êtes fatigués, moi aussi, allons nous coucher. On a fait préparer vos lits.

*
* *

Pour le coup et malgré les apparences nos jeunes gens le regardèrent avec un certain effroi, c'est-à-dire avec un effroi de plus en plus certain. Le guet-apens était indéniable. Comment faire ? Se déshabiller ? Rester sans défense, se coucher ? Qui viendrait pendant le sommeil ? Les ogresses de la soirée n'avaient feint de partir que pour revenir plus après à la curée de la chair fraîche.

Nos étourdis se concertèrent, acceptèrent de bonne grâce, réclamèrent seulement, avant de monter dans leurs chambres, la permission de faire un tour dans le jardin, et de fumer un cigare avant de s'endormir.

Cette faveur leur fut accordée ; le propriétaire poussa même l'ironie jusqu'à leur offrir d'excellents cigares de la Havane, qu'ils allumèrent avec une reconnaissance hypocrite et qu'ils fumèrent avec une apparente béatitude.

Une fois dans le jardin, débarrassés de leur hôte qui leur avait dit au revoir, en bâillant, ils coururent à la grille ; elle était fermée.

Quel crime ? Nos jeunes étourdis si peu propres à délibérer sagement, quand ils étaient à jeun, n'avaient plus le sang-froid nécessaire à une résolution grave.

Le héros prétendait seul, par amour-propre, qu'il n'y avait pas de danger et que la fille de la maison viendrait à coup sûr les délivrer. Il fallait l'attendre ; les autres répondaient que la séquestration était flagrante ; qu'en aucun pays civilisé ou barbare on ne renferme des gens dans leur intérêt. Ils étaient exposés assurément à un péril inconnu. Le quartier était désert. Un des étudiants raconta qu'une vieille lui avait dit pendant une contredance qu'il était imprudent d'être venu, qu'il ferait bien de partir avec elle et de la reconduire.—L'argument fit rire, mais il porta. Dans la nuit, avec des gens à moitié gris tous les arguments sont gris, c'est-à-dire grisants.

On conclut qu'il fallait s'évader, avec la même unanimité qu'on avait conclu la veille qu'il fallait se rendre au rendez-vous.

On chercha donc dans le jardin un arbre qui pût servir à l'escalade ; on le trouva, il était planté là, exprès, contre le mur, avec des branches qui s'étendaient au dehors.

Ils grimpèrent un à un et se laissèrent ensuite glisser au dehors le long du mur.

Mais par malheur trois sergents de police qui ne se promenaient pas dans cet endroit pour composer une ballade à la lune, et qui faisaient depuis certaines attaques nocturnes bonne garde dans ces parages, reçurent ces maraudeurs à bras ouverts, ne voulurent rien croire des billeversées qu'il balbutiaient, les fouillèrent, leur trouvèrent très peu d'or, n'en restèrent pas moins très méfiants et conduisirent les sept étourdis au poste.

Quand on a tant dansé au piano, on peut bien dormir au violon.

Lorsque le matin venu on conduisit nos sept étudiants devant le magistrat de police, ils furent interrogés sur leur sortie singulière du parterre.

Il fallut bien alors confesser le soupçon, les terreurs qui avaient présidé à l'escalade. Ce fut le dernier et peut-être le plus grand acte de la soirée. Il fut récompensé par un rire olympien.

Au milieu des étouffements et des hoquets d'une gaieté épique, un témoin renseigna les jeunes gens.

Le brave homme qui les avait invités à une soirée d'amis était un honnête conducteur d'omnibus qui venait d'hériter d'une grande fortune.

—Il d'est pas étonnant ajouta le commissaire en s'adressant au jeune homme qui avait été l'introduit des autres, il n'est pas étonnant qu'il fasse ses invitations en omnibus !

—Ah ! si sa fille n'avait pas été si jolie ! répondit le plus mystifié.

—Parbleu ! il songe à la marier.

—Croyez-vous qu'il nous garde rancune ?

—Il rira avec vous.

—Si nous allions lui demander à déjeuner ?

Je ne sais pas si cette histoire de bal et de souper, d'escalade s'est terminée par un mariage. C'est possible, mais le jeune homme a cru qu'il y a dans cette circonstance de quoi faire accepter comme beau-père un conducteur presque millionnaire, qui vous a introduit chez lui de force.

LOUIS.

SOUS L'ORANGER.

La feuillée bercée par la brise printanière, exhalait des parfums enivrants. L'étoile solitaire brillait dans le ciel bleu. Sous l'oranger, qui ombrageait mon enfance, pensive, je laissais chanter mon âme... chaque élan était une ivresse, chaque tressaillement était un souvenir. Le vent frais jouant dans les branchages me troublait... il me semblait entendre le murmure d'un cœur aimé se mêlant au bruissement des feuilles. Si un rayon de la lune pâlisait sous un pâle nuage, mon âme, s'attristait... c'était le reflet d'une ombre, qui passait s'ensevelissant dans le sombre horizon.

Ma tête, fatiguée par mes tristes pensées, s'abritait sous l'oranger, et ces fleurs parfumées que le vent effeuillait une à une me caressaient de leurs suaves parfums.

Un oiseau solitaire gazouillait dans les branches ; il troublait seul le calme de cette solitude. Caché dans un amas de feuilles odoriférantes, il improvisait un chant nocturne, mélodieux et tendre. Heureux... il contemplant ce grand infini, tout rempli de sublimes secrets pour lui. Il béquettait les grains oubliés dans les sentiers isolés. Il voltigeait d'arbre en arbre en murmurant une note à la fleur endormie, à la vague plaintive, à la nature recueillie.

Le bonheur n'est qu'une illusion. L'oiseau joyeux qui remplissait l'immensité de son doux ramage, tomba des branches verdoyantes qui lui servaient de berceau en poussant un gémissement... Son aile était froissée. L'espace n'était plus pour lui qu'une tombe. L'oiseau moqueur ne sait pas railler la douleur. Muet, agonisant il gémissait sur le gazon. Je le recueillis... Dans ma main tremblante, il sommeillait mollement et me regard le caressait avec mélancolie. De mon souffle brûlant je le réchauffais avec amour. La mort me disputait sa victime... mais Dieu ne voulut pas détruire son œuvre. Les gouttes de rosée qui mouillaient son plumage lui rendirent la vie.

En s'envolant, il gazouillait tout bas. Sur l'oranger fleuri, il s'est reposé, pleurant son nid désert, son bonheur disparu. Sous cet ombrage embaumé, cet oiseau solitaire a chanté mes malheurs et mes regrets.

MARIE ROUSTEL.

L'ENNEMIE DES FLEURS.

Un jeune compagnard bien portant, avec des joues fraîches,—mal déniaisé encore des simplicités premières,—avait apporté à mademoiselle Spérande le plus beau et le plus rare bouquet qu'on puisse imaginer, un bouquet de roses et de magnolias par ce froid jour d'hiver où, même dans les serres du paradis, ne pourraient fleurir ni les magnolias ni les roses. Et sans doute il espérait un sourire en échange de tant de fleurs. Si telle était son attente, elle fut terriblement déçue ! A peine Melle Spérande eut-elle vu la grosse touffe épanouie, qu'elle se leva en poussant un cri d'épouvante, saisit le bouquet, le jeta sur le tapis, avec le geste emporté d'une femme qui briserait un miroir où elle craindrait de se voir laide, tendit la main vers le cordon de sonnette, se ravisa, ramassa les fleurs elle-même, du bout des doigts, l'air de toucher une bête venimeuse, et, par la fenêtre vite ouverte et refermée, le lança dans la rue ; puis, marchant de-ci de-là par la chambre, agitant son mouchoir d'où se vaporisait une essence inconnue, elle chassait l'odeur des roses et des magnolias.

—Oh ! pourquoi ? murmura le jeune homme ahuri.

—Pourquoi ? Vous demandez pourquoi ! Eh ! monsieur, dit-elle avec une colère, parce que ce sont des fleurs naturelles, et que ce n'est pas la coutume, d'éclaircir les fêtes avec de la vraie lune ou de vrais rayons de soleil !

*
* *

Comme il ne comprenait pas, elle continua, calmée, assise dans beaucoup de dentelles, sur un fauteuil bas, près du feu, entre les feuilles d'un paravent de satin, ramagé d'oiseaux de paradis :

—Hélas ! mon pauvre enfant, ne savez-vous pas que vous êtes entré dans le monde de l'artifice, dans le monde adorable et pervers du mensonge ? Regardez autour de vous. Ce jour à peine lumineux, languissant d'avoir traversé des brouillards de guipures et des nuages de peluches, ce jour mourant qui défaille, avec des pâleurs de délice, sur les floraisons invraisemblables du tapis, ressemble-t-il le moins du monde au franc soleil du ciel, brusque et chaud, violent, doreur des plaines et des horizons, qui disperse les mystères ? Les arabesques qui enchevêtrent sur les tentures leurs lignes extravagantes ou leurs folles couleurs, se garantissent bien d'imiter des feuillaisons et des branchages, d'en éveiller seulement l'idée par de vagues rapports ; et leur chimère, toute rêve, ne sait pas ce que c'est que la nature. Sur la table, sur la cheminée où jamais pendule ne sonna l'heure,—car, être avertie du temps c'est être ramenée dans la vie,—les bibelots n'ont rien que d'imaginaire dans leurs formes imprévues ; la réminiscence d'aucun objet réel, d'aucun être existant, n'en vulgarise la grâce anormale ; c'est à peine si mon regard s'accommodait de quelque exotique dragon ou d'une tarasque fabuleuse ; et, partout, dans les coins vagues, où l'ombre même ne s'avoue pas, sur les meubles dont le bois est invisible, vers le plafond qu'on n'a pas tendu de bleu de peur de rappeler le ciel, se répand, infiniment légère, une odeur compliquée, qu'aucun calice ne recéla, et qui serait l'étonnement des abeilles. Moi-même, femme, et si jolie, n'est-ce pas, pensez-vous que je joie une femme en effet ? Comme toutes les autres dignes de ce nom, j'ai fait de moi, tout exprès, résolument, pour le plaisir des yeux las des réalités quelque chose d'exquisément faux ; j'ai subtilisé la féminité presque jusqu'à l'invention d'un sexe. Ma chevelure rousse extasie, grâce à l'excès de son invraisemblance ;

par l'allongement des cils, le bleuissement de la paupière, et par le bistre qui creuse le dessous de mes yeux, par ce bistre impudent, que ne sauraient produire les moyens naturels, mon regard, où ma pensée intime n'est pour rien, allume l'illusion; une regrettable attache aux routines de la nature me conseille encore de donner à mes lèvres cette rougeur qu'on appelle chez les parfumeurs-chimistes: "couleur morsure-de-baiser"; mais le moment n'est pas lointain où, obéissant à une horreur toujours accrue du probable, nous teindrons d'une laque noire nos dents lasses d'être blanches, nos dents qui seront des perles de jais au lieu d'être des grains de riz. Quant à ce qui est de la peau, tout le monde reconnaît que la nôtre n'est plus du tout la peau féminine de jadis; par un long usage des fards dévorateurs, qui usent l'épiderme, et des amollissantes pâtes, qui emplissent les pores, elle s'est amincie affinée, adoucie, au point de perdre, à cause même de la perfection acquise, la ressemblance de la vie; trop délicate pour être d'une personne réelle; et nous y peignons des veines que le sang ne gonfle pas. Voilà ce que nous sommes devenues, monsieur, je vous le dis! Et c'est à moi, c'est au milieu de tout le charme hypocrite dont je m'environne, que vous apportez des fleurs, des fleurs—naturelles!—A ce mot, toute ma colère se ranime. Un jour, je ne sais quel directeur de théâtre s'avisait de mettre de vraies roses et des arbres pour le bon dans un décor qui représentait un jardin; savez-vous ce qui arriva? Tout ceux qui étaient la fermèrent les yeux pour ne point voir l'horrible spectacle; car, tout à coup, par l'effet de leur confrontation avec la vivante nature, le paysage peint, l'allée, le ciel, apparurent ce qu'ils étaient en effet: d'affreux lambeaux de toile, déchiquetés et sales, des loques grossièrement barbouillées! La faute de ce directeur, vous avez failli la commettre, presque de la même façon. Vos fleurs, qu'avaient baisées le soleil lointain, qui sentaient bon, d'une odeur inconnue aux savants laboratoires, étaient une injure aux chimériques floraisons du tapis, aux arabesques des tentures, au demi-jour du boudoir, si différent de la franche lumière, au parfum qui s'envole de mes dentelles et de moi à ce parfum qu'ignorent les abeilles; et comme il suffit d'une ingénuité sincère pour rompre la plus parfaite harmonie de mensonges, tout l'enchantement, peut-être, de tant d'hypocrisies, allait s'évanouir. Chose affreuse à penser! Si j'avais approché ma bouche de vos magnolias et de vos roses, j'aurais eu l'air d'être maquillée! Vraiment, je l'ai échappé belle. Une seule chose vous excuse, à demi: c'est qu'on avait fait votre bouquet de fleurs très rares en cette saison, de fleurs lointaines, presque pas vraies à force d'in vraisemblance; on peut admettre l'art des fleuristes, bien qu'il copie imprudemment l'œuvre odieuse de la nature. Mais, malgré mon inclination,—dont vous abusez,—à ne pas vous être cruelle, vous n'auriez jamais obtenu mon pardon, si vous m'aviez offert des violettes des bois, toutes fraîches, et qui auraient pu, ah! quelle horreur, être humides encore de rosée!

* *

Ce long discours avait donné beaucoup à réfléchir au jeune homme. Revoyant en pensée la banlieue de son village, il ne pouvait s'empêcher, l'ingénu! de songer aux jeunes filles de son village qui ne faisaient pas difficulté d'accepter des violettes des bois, toutes fraîches, même humides de rosée, aux florissantes enfants dont la bouche n'eût pas fui la confratation d'une rose.

ALIUS.

LE DERNIER AMANT.

—Ah! Lila! gémit Déléiska.

—Qu'y a-t-il donc, mignonne? Tu n'as pas coutume d'être comme te voilà; tes soupirs, d'ordinaire, ne sont l'indice d'aucun désespoir; et, assurément, pour que tu aies les yeux humides et pleins d'un deuil pensif, pour que ton joli visage ressemble à une rose voilée de crêpe, il faut qu'il te soit arrivé un grand malheur. Peut-être as-tu acquis la fâcheuse certitude que Ludovic ou Gontran te trompe avec quelque personne sans valeur, tout à fait indigne d'être ta rivale?

—Il ne m'est rien arrivé. Je songe à ce qui m'arrivera. Lilette, ma chère Lilette, est-ce que tu ne t'inquiètes jamais de l'avenir?

—Jamais!

—Que n'en puis-je dire autant! Sous mes dehors frivoles, j'ai une âme fort encline à la mélancolie: je me perds souvent dans de moroses rêveries; c'est le matin surtout que je réfléchis, profondément.

—Le matin?

—Oui, quand je m'éveille.

—Bon, dit Lila en éclatant de rire, tu ne réfléchis que le matin?

—Cette gaieté n'est pas de saison, ma chérie. Médite avec moi, je t'en conjure. Hélas! il est une loi fatale: nous ne serons pas toujours comme nous sommes; la jeunesse est un passereau qui fuit vite, c'est horrible: un jour, nous serons vieillies!

—Vieilles! nous! voilà une plaisante idée, par exemple! Je ne sais où tu vas chercher de telles imaginations. Nous ne vieillirons jamais, puisque nous avons vingt ans! Ah! ma Déléiska, je m'étais bien doutée qu'il ne résulterait rien de bon de ta douceur pour ce faiseur d'odes attendries, dont tu as raffolé pendant toute la moitié d'une semaine. Il te chantait des vers où vous vous promeniez ensemble, sous la lune, près des laes blanchis de brouillards; c'est malsain: au bord de ces laes, tu as attrapé une élégie. D'impertinentes gens, les poètes! Ils ne sauraient entrer dans un jardin ensoleillé, plein de fleurs et d'abeilles, sans dire aux plus fraîches roses: "Vous savez, votre belle couleur, votre parfum, cela ne durera pas; la première aurore d'automne vous verra défeuillées et flétries; alors, adieu les papillons!" Mais, convaincue avec raison de l'éternité du printemps, les roses ne tiennent aucun compte de ces sonnettes; et, comme je les vaux bien, je suis de l'avis des roses.

—A quoi bon s'en faire accroire! répondit la jeune Déléiska. Lila, nous aurons les yeux moins clairs et les lèvres presque pâles.

—Non! tes yeux sont si lumineux et ma bouche est si rouge!

—Peut-être il nous manquera des dents.

—Que ne dis-tu tout de suite qu'il n'y aura plus de perles au monde!

—Enfin, l'heure sonnera où l'on est bien obligée de s'avouer que les regards des jeunes hommes, en se tournant vers vous, ne sont plus tels qu'ils étaient autrefois...

—Elle ne sonnera jamais! Je casserai toutes les pendules.

—... l'heure où nous dirons avec une affreuse épouvante: "Celui qui, à présent, nous aime encore, est notre dernier amant!"

—Aussi, continua Déléiska en sa désolation, cet amour, que ne suivra aucun amour, occupe déjà ma pensée. Je me demande ce qu'il sera; je voudrais du moins que ses joies, par leur adorable excès, apportassent quelque compensation à mon amertume de savoir qu'elles ne seront pas remplacées.

—Et quoique l'idée d'être adorée pour la dernière fois me semble la plus chimérique du monde, je serais curieuse d'apprendre comment est fait,

dans ton rêve, l'amant après lequel tu ne rêveras plus à un autre.

—D'abord, il me plairait qu'il ne rappelât nullement, ni par sa taille, ni par son air, aucun de ceux qui le précéderent...

—Tu te crées là une bien grosse difficulté!

—Je ne t'entends pas, Lilette.

—Eh! ma chérie, à l'époque que tu t'obstines à prévoir, tu auras tant de fois fait échange de serments avec d'heureuses bouches, qu'il te sera joliment mal aisé de trouver un amoureux qui n'ait pas quelque trait au moins des préférés de jadis.

—Je te prie, Lila, de ne point insulter à mes mélancolies par de frivoles propos. Il me plairait donc,—pour que mes suprêmes bonheurs fussent des bonheurs nouveaux—que le dernier amant différât des amants oubliés.

—Non pas à tous les points de vue, je suppose?

—A tous les points de vue!

—Tu en demandes trop! les hommes manquent absolument d'imagination dans les choses du tête-à-tête, et je n'en sais pas un qui soit capable d'inventer un mot d'amour qui n'ait été rebattu.

—Celui auquel je rêve aura, sur ce point comme sur tous les autres, des lumières peu communes.

—C'est la grâce que je te souhaite, mignonne! Naturellement, il sera jeune, très jeune?

—Non, pas très jeune.

—Tu m'étonnes. On s'accorde à dire que les personnes parvenues à l'âge invraisemblable où l'on a plus vingt-cinq ans, éprouve une attirance toute particulière vers la tendresse à peine déniée des adolescents.

—Pas moi. Car trop peu d'années de son côté impliquerait de ma part beaucoup trop d'années hélas! et sa jeunesse détruirait à mes propres yeux l'illusion de la mienne.

—On ne saurait raisonner plus délicatement. Mais dis, Déléiska, quelles qualités aura-t-il encore?

—Quelles qualités? Toutes. Pareille à ce roi magnanime qui fit flamber avec lui, dans la fête de l'incendie, sa femme et ses trésors, je veux que tous les enchantements se consomment et s'éteignent avec moi sur le bûcher de mon suprême et dernier amour. Mon mari sera beau, pour que mes yeux soient éblouis; tendre pour que mon cœur soit charmé; pur, pour que mon âme s'extasie!

—Et j'emporterai du moins, dans l'ombre où se confinent les petites vieilles, le souvenir d'un incomparable éblouissement.

—Ah! Déléiska, comme on voit bien que tu as en une déplorable faiblesse pour les rumeurs lyriques! prends garde, les poètes te gêneront. Ton rêve est parfaitement absurde, et, s'il se réalisait, tu ne manquerais pas de t'en repentir.

—De sorte qu'à ton avis...

—A mon avis, le mieux serait de choisir pour dernier mari, un homme singulièrement laid, dépourvu de toute tendresse, ignorant de tous les aimables artifices, et sot, et brutal, en un mot fait à souhait pour l'épouvante des yeux et de l'âme, afin d'emporter comme une consolation, dans les années où l'on n'est plus aimée, le dédain ou même l'horreur de l'amour.

Déléiska dit, après un silence:

—Il y aurait beaucoup à répondre à cela. Ainsi, tel est ton projet, Lilette? et, quand tu commenceras à n'être plus jeune...

—Oh! moi, dit Lila, je parlais de ces choses pour te complaire, et je n'ai pas de projet du tout. Je suis de l'avis des roses! il y a dans l'année douze mois d'avril; et je serais aussi étonnée de voir une vieille femme que de voir une fleur fanée.

—Cependant, le temps passe...

—Cela m'est égal! je ne le suis pas.

—Enfin, si, quelque jour, par un prodige—j'ad-

mets que ce serait un prodige !—il t'arrivait d'avoir... que sais-je?... d'avoir... mon Dieu ! comment dirai-je?... trente... cinq ans !

—Ah ! Déliska, tu es bien folle !

—N'importe, si cela t'arrivait, quel mari choisirais-tu ?

Lila se prit le menton dans la main, et songea. Comme elle n'en a point l'habitude, cela la gênait un peu.

—En ce cas, dit-elle gravement, je voudrais que le préféré fût de tout point semblable à mon premier amant, au plus ancien des premiers. Oui, je voudrais qu'il fût cet amant même.

ROMÉO.

LE MIROIR.

LES CONTES DU ROUET.

I

C'était dans un royaume où il n'y avait pas de miroirs. Tous les miroirs, ceux à la main ; ceux qu'on porte à la ceinture, avaient été cassés, réduits en miettes sur l'ordre de la reine ; si on avait découvert la plus petite glace dans n'importe quel logis, elle n'eût pas manqué d'en faire périr les habitants au milieu des plus affreux supplices. Quant aux motifs de ce caprice bizarre, je peux bien vous les dire. Laide au point que les pires monstres auraient paru charmants auprès d'elle, la reine ne voulait pas être exposée, lorsqu'elle allait par la ville, à rencontrer son image, et se sachant horrible, ce lui était une consolation de songer que les autres du moins ne se voyaient pas jolies. Vous pensez bien que les jeunes filles et les jeunes femmes de ce pays n'étaient point satisfaites du tout. A quoi sert d'avoir les plus beaux yeux du monde, une bouche aussi fraîche que les roses, et de se mettre des fleurs dans les cheveux, si l'on ne peut considérer ni sa coiffure, ni sa bouche, ni ses yeux ? pour ce qui était de s'aller mirer dans les ruisseaux et dans les lacs, il n'y fallait pas compter ; on avait caché sous des dalles bien jointes les rivières et les étangs de la contrée ; on tirait l'eau de puits si profonds qu'il n'était point possible d'en apercevoir la liquide surface, et non dans des seaux où il y aurait eu place pour le reflet, mais dans des écuelles presque plates. La désolation allait donc au delà de ce qu'on peut imaginer, surtout chez les personnes coquettes qui n'étaient pas plus rares dans ce pays que dans les autres ; et la reine n'avait garde d'y compatir, bien contente au contraire que ses sujettes trouvassent presque autant de déplaisir à ne point se connaître qu'elle eût éprouvé elle-même de fureur à se voir.

II

Cependant il y avait, dans un faubourg de la ville, une jeune fille appelée Jacinthe qui était un peu moins chagrine que les autres, à cause d'un amoureux qu'elle avait. Quelqu'un qui vous trouve belle et ne se lasse jamais de vous le dire, peut tenir lieu d'un miroir.

—Quoi ? vraiment, demandait-elle, la couleur de mes yeux n'a rien qui puisse déplaire ?

—Ils sont pareils à des bluets où serait tombée une claire goutte d'ambre.

—Je n'ai point la peau noire ?

—Sachez que votre front est plus pur que le mica de la neige ! sachez que vos joues sont comme des roses pâles et cependant rosées !

—Que dois-je penser de mes lèvres ?

—Qu'elles sont pareilles à une framboise ouverte.

—Et de mes dents, s'il vous plaît ?

—Que des grains de riz, aussi fins qu'elles, ne sont pas aussi blancs.

—Mais, pour ce qui est de mes oreilles, n'ai-je pas lieu d'être inquiète ?

—Oui, s'il est inquiétant d'avoir, parmi les légers cheveux qui se mêlent, deux menus coquillages, compliqués comme des coillots nouvellement éclos !

C'est ainsi qu'ils parlaient, elle charmée, lui plus ravi encore, car il ne disait pas un mot qui ne fût la vérité même ; ce qu'elle avait le plaisir d'entendre, il avait le délice de le voir. Tant et si bien que leur tendresse mutuelle devenait d'heure en heure plus vive. Le jour où il demanda si elle consentait à le prendre pour mari, elle rougit, certainement, mais ce ne fut point d'effroi ; les gens qui, voyant son sourire, auraient cru qu'elle se moquait avec la pensée de dire non, se seraient grandement trompés. Le malheur fut que la nouvelle du mariage vint jusqu'aux oreilles de la méchante reine, dont c'était la seule joie de troubler celle des autres ; et Jacinthe, plus que toutes, en était détestée, étant la plus belle de toutes. Comme elle se promenait, peu de temps avant les noces, dans le verger, une vieille femme s'approcha d'elle, demandant l'aumône, puis, tout à coup, recula avec un cri, comme quelqu'un qui a failli marcher sur un crapaud.

—Ah ! ciel ! qu'ai-je vu !

—Qu'avez-vous, ma bonne femme, et qu'est-ce que vous avez vu ? Parlez.

—La plus laide chose de la terre !

—A coup sûr, ce n'est point moi, dit Jacinthe en souriant.

—Hélas ! si, pauvre enfant, c'est vous. Il a bien longtemps que je suis au monde, mais encore je n'avais rencontré une personne aussi affreuse que vous l'êtes.

—Je suis laide, moi !

—Cent fois plus qu'on ne saurait l'exprimer.

—Quoi ! mes yeux ?

—Ils sont gris comme la poussière, mais ce ne serait rien si vous ne louchiez pas de la façon la plus désagréable.

—Ma peau...

—On dirait que vous frotté du charbon pilé votre front et vos joues.

—Ma bouche...

—Elle est pâle comme une vieille fleur d'autonne.

—Mes dents...

—Si la beauté des dents était d'être larges et jaunes, je n'en connaîtrais pas de plus belles que les vôtres !

—Ah ! du moins, mes oreilles...

—Elles sont si grandes, si rouges et si poilues, sous vos cheveux de filasse, qu'on ne peut les regarder sans horreur. Je ne suis point jolie, moi-même, et cependant je pense que je mourrais de honte, si j'en avais de telles !

Là-dessus la vieille femme s'enfuit en jetant un mauvais éclat de rire, tandis que Jacinthe se laissait choir, tout en pleurs, sur un banc, entre deux pommiers.

III

Rien ne fut capable de la divertir de son affliction. "Je suis laide ! je suis laide !" répétait-elle toujours. C'était en vain que son fiancé l'assurait du contraire, avec les plus grands serments. "Laissez-moi ! vous mentez, par miséricorde. Ce n'est pas de l'amour que vous ressentez pour moi, c'est de la pitié ! La mendiantè n'avait aucun intérêt à me tromper ; pourquoi l'eût-elle fait ? Il n'est que trop vrai : je suis vilaine. Je ne conçois pas que vous puissiez seulement endurer mon aspect." Pour la détromper, il imagina de faire venir beaucoup de gens auprès d'elle ; chacun déclarait que Jacinthe était faite à souhait pour le plaisir des yeux ; même plusieurs femmes en dirent autant, d'une façon un peu moins affirmative. Tout cela

ne faisait que blanchir ; la pauvre enfant s'obstinait dans la conviction qu'elle était un objet d'épouvante ; "vous vous entendez tous, pour m'en faire accroire !" et, comme l'amoureux la pressait de fixer malgré tout le jour de leur mariage : "Moi, votre femme ! s'écria-t-elle, jamais ! Je vous chéris trop tendrement pour vous faire don d'une chose aussi affreuse que je suis." Vous devinez quel fut le désespoir de ce jeune homme si sincèrement épris. Il se jeta à genoux, il pria, il supplia ; elle répondait toujours la même chose : "Qu'elle était trop laide pour se marier." Que faire ? le seul moyen de démentir la vicille, de prouver la vérité à Jacinthe, c'eût été de lui mettre un miroir devant les yeux. Mais, de miroir, dans tout le royaume, il n'y en avait point ; et la terreur inspirée par la reine était si grande, qu'aucun artisan n'eût consenti à en faire un. "Eh ! bien, j'irai à la cour ! dit enfin le fiancé. Si barbare que soit notre maîtresse, elle ne pourra manquer d'être émue par mes larmes, et par la beauté de Jacinthe ; elle rétractera, ne fût-ce que pour quelques heures, l'ordre cruel d'où vient tout le mal." Ce ne fut pas sans peine que l'on décida la jeune fille à se laisser conduire au palais ; elle ne voulait pas se montrer, étant si laide ; et puis, à quoi servirait un miroir, sinon à la convaincre davantage encore de son irrémédiable malheur ! Pourtant, elle finit par consentir, voyant que son ami pleurait.

IV

—Ça, qu'est-ce ? dit la méchante reine. Qui sont ces gens, et que me veut-on ?

—Majesté, vous avez devant vous le plus déplorable amant qui soit sur toute la terre.

—Voilà une bonne raison pour me venir troubler !

—Ne soyez pas impitoyable.

—Eh ! qu'ai-je à faire dans vos chagrins d'amour ?

—Si vous permettiez qu'un miroir...

La reine s'était levée, frémissante de colère.

—On a osé parler de miroir ! dit-elle en grinçant des dents.

—Ne vous courroucez point, Majesté, de grâce ! et daignez m'entendre. Cette jeune fille, que vous voyez devant vous, si fraîche et si jolie, est tombée dans la plus étrange erreur ; elle s' imagine qu'elle est laide...

—Eh bien, dit la reine avec un rire féroce, elle a raison ! car je ne vis jamais j'imagine de plus épouvantable objet.

Jacinthe, à ce mot, crut qu'elle mourrait de tristesse ! Le doute n'était plus possible, puisque aux yeux de la reine, comme à ceux de la mendiantè, elle était si laide en effet. Lentement elle baissa les paupières, tomba sur les marches du trône, pâmée, l'air d'une morte. Mais l'amant, lui en attendant la cruelle parole, ne se montra point résigné ; il cria violemment que Sa Majesté était folle, à moins qu'elle n'eût quelque raison pour mentir de la sorte. Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot ! des gardes l'avaient empoigné, le maintenaient solidement ; et sur un signe de la reine, quelqu'un s'avantça qui était le bourreau ; il était toujours à côté du trône parce qu'on pouvait, à chaque instant, avoir besoin de lui.

—Fais ton devoir, dit la reine en désignant celui qui l'avait insultée.

Le bourreau leva tranquillement un large glaive, tandis que Jacinthe, ne sachant où elle était, tâtonnait l'air de ses mains, recouvrait un œil, languissamment... et alors deux cris retentirent, bien différents l'un de l'autre ; un cri de joie, car, dans le bel acier ru, Jacinthe s'était vue, si délicieusement jolie ! et un cri d'angoisse, un râle, parce que la laide et méchante reine rendait l'âme de honte et de colère de s'être vue aussi dans l'imprévu miroir.

CATULLE MENDES.

EST-CE UN RÊVE ?

Le cercle d'or tranquille que dessine la lampe matinale sur la blancheur de mon papier étant venu à pâlir, il me sembla que, dans mon cerveau aussi, les images moins nettes tremblaient dans une vague clarté d'aube ; je me renversai doucement dans mon fauteuil et une cigarette s'alluma entre mes doigts que la plume avait subitement lassés ; à travers la flamme amortie par les brouillards bleus de l'abat-jour, je regardai machinalement la fumée que j'exhalais monter en spirales, s'élargir en nappes frangées d'azur, se perdre dans l'ombre massive des rideaux. J'avais passé la soirée précédente dans une famille amie chez un confrère dont Dieu a largement béni la postérité, et mes oreilles étaient pleines de voix d'enfants claires et bavardes comme un réveil d'oiseaux dans une haie. Les petits se contaient, avec des rires, ce qu'ils feraient le lendemain. Les parents s'amusaient aussi de ces projets qui, mieux que les nôtres, sont réalisés par la seule tendresse vraie dont les bras nous sont tendus au seuil menteur de la vie. Et, cette musique du souvenir berçant ma pensée déjà somnolente, je m'endormis à fort peu près, de ce sommeil à demi-éveillé où l'on ne perd pas le sentiment des choses, mais qui les transforme suivant de mystérieux caprices. Je franchis, d'un bond en arrière, un abîme d'années et je me retrouvai enfant moi-même, à cette date, palpitant des mêmes espérances, dans la vieille maison de là bas, au bord de la petite rivière dont les eaux mêlent maintenant les cimes reflétées des peupliers grandis. Tout à coup j'entendis une voix qui venait du côté des arbres me dire : Je suis le souvenir de celle qui fut ta fiancée. Y as-tu seulement pensé, dans ta vie déjà longue d'amours cruelles, déchiré que tu es par le fouet des tendresses sans merci où ton cœur s'est épuisé, sur les chemins saignants où l'inexorable destinée t'a conduit, en jetant les calices vides et en foulant les roses fanées, y as-tu seulement pensé une fois que tu avais peut-être au loin, une fiancée qui t'avait longtemps attendu, dans sa robe blanche ? L'image pure des saintes épousailles n'a-t-elle jamais passé devant toi, cerveau peuplé de fantômes rouges et hurlants ? Vêtue de toutes les candeurs, sous son voile tissé de neige, ne l'as-tu pas reconnue ? Durant de longues années, c'est pour toi seul qu'elle a tordu, chaque matin, et noué au-dessus de ta tête sa chevelure lourde et parfumée, qu'elle a formé autour de son bras superbe d'or d'un unique bracelet où vos noms devaient s'enlacer. Te souviens-t-il du bouquet que tu devais lui apporter le jour de votre mariage ? Je me retournai pour cueillir une fleur et en pensant à celle qui l'attendait sans doute, comme elle m'avait moi-même attendu. Pas une fleur dans le jardin ! L'hiver les avait toutes flétries ! Plongeant alors ma main dans ma poitrine, j'en voulus arracher mon cœur et donner, au moins, à son dernier battement, ce poétique et délicieux cercueil de soie, l'embaumer dans cette tombe exquise. Il ne me resta aux doigts qu'un peu de cendres, de cendres chaudes, si chaudes que je poussai un cri de douleur.

Ce cri me réveilla. En même temps, je jetai ma cigarette.

Car c'était ma cigarette qui, arrivée au bout, en se consumant lentement, me brûlait au ras des ongles.

Et je n'entendais plus de voix, mais je continuai de penser à celle que j'aimais.

FÉLIX.

ÇA ET LÀ.

Nous avons été témoin, ces jours-ci, d'un phénomène d'un nouveau genre, comme sous le nom de *Thoma*. C'est un buste de femme qui parle, comme toute autre femme. Ce buste est sur une blanchette suspendue par quatre chaînes. On voit parfaitement en dessous de la blanchette et il n'y a absolument rien.

On jurerait que ce n'est qu'un buste animé. C'est un phénomène des plus étranges. Cette femme est très belle, rit et cause avec nous d'une manière très spirituelle. Cela vaut la peine d'être vu.

A propos de l'engagement des femmes pour les glissades, X demandait à son ami V pourquoi la femme aime tant à glisser ? C'est qu'elle descend d'une côte, répondit ce dernier.

Le télégraphe annonce la mort de lady Georgiana Fullerton, sœur de lord Granville.

Lady Fullerton a écrit plusieurs romans intéressants, entre autre *L'oiseau du bon Dieu*, fort goûté des lectrices canadiennes.

Lady Fullerton était catholique.

Le fils de M. R. P. Mitchell, de Hogoback, a institué une action en dommages pour \$5,000 contre Mlle Jones, fille d'un employé public d'Ottawa, pour violation de promesse de mariage.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 18.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXV

—Non ? Il n'annonce pas encore cela, le *Journal officiel* ? Alors, pourquoi lire les journaux ?... Salut, docteur ! Bonjour messieurs !

Le prince avait frissonné devant la logique amère du fou parlant avec la netteté implacable des aliénés.

Vogotzine souriait.

—Mais ils ne sont pas bêtes, les fous ! disait-il. Pas bêtes du tout !

Le docteur Sims, au bout du jardin, ouvrit une grille qui, sans doute, séparait les pensionnaires hommes des démentes. Andras aperçut en effet dans des allées entourées d'arbustes, des femmes qui, les unes solitaires, les autres accompagnées de gardiennes, semblaient errer, là-bas. Au bout des allées, comme de plain pied avec le jardin, la voie du chemin de fer passait, séparée par un fossé immense et un petit mur. Au-dessus les trains se montraient, jetant à l'air leurs rouleaux de fumée.

Zilah éprouvait une sensation d'étouffement en pénétrant dans ce dernier enclos où, parmi ces espèces de féminins vus de loin, était, sans nul doute, celle qu'il avait aimée...

Il se tourna vers M. Sims, les yeux inquiets.

—Alors, dit-il, elle est là ?

—Elle est là ! fit le docteur.

Le prince hésitait à avancer.

Il ne l'avait pas revue depuis le jour où il s'était senti tenté de la tuer, là à ses pieds, écrasée dans sa robe blanche. De cette belle Marsa qu'avait faite la folie ? Il se demandait s'il n'allait pas rebrousser chemin, repartir brusquement, sans la voir.

—Par ici dit Fargeas. Nous pourrions l'aperce-

voir, sans être vus, à travers les touffes, n'est-ce pas, mon cher Sims ?

—Oui, cher maître !

Zilah se laissait guider. Il suivait les médecins sans dire un mot et il entendait la respiration, hebetante comme un soufflet de forge, Vogotzine derrière lui.

Tout à coup le prince ressentit dans la poitrine comme l'impression d'une main lourde pesant sur son cœur.

—La voici ! avait dit Fargeas.

Son geste désignait, à travers les branchettes de lilas mêlés aux genêts, deux femmes qui venaient droit vers eux, très lentement, l'une blonde, en costume d'infirmière, l'autre en vêtements noirs, comme en deuil de sa propre vie, pâle, roide et qui était Marsa.

Marsa ! Elle venait vers lui, Zilah ; il allait presque la frôler du geste, s'il voulait, à travers les feuilles ! Vogotzine lui-même retenait sa respiration. Le cri du sable sous les pas lents des deux femmes s'entendait seul.

Les yeux de Zilah interrogeaient avidement, comme pour y lire un secret, y déchiffrer un nom—celui de Menko ou le sien—le visage de Marsa. C'était un visage de marbre, les traits figés d'un cadavre. Ces beaux traits purs avaient une rigidité de pierre. Les yeux noirs regardaient devant eux, comme des puits de lumière où rien, rien ne se reflétait. Zilah eut encore un frisson. Elle lui fit peur.

Peur et pitié. Il avait envie de briser les arbustes pour arrêter, de ses bras tendus, cette vision pâle. C'était comme le cadavre ambulante de son amour qui passait.

Elle était loin qu'il demeurait encore là, cloué à la terre.

Il regarda tout à coup autour de lui. Le vieux Vogotzine semblait mal à l'aise. Seul, très calme, le docteur Fargeas après avoir regardé M. Sims, dit nettement au prince :

—Maintenant il faut vous montrer !

L'ordre du médecin, loin de déplaire à Zilah, lui fit plaisir. Il redoutait presque que Fargeas ne tentât point l'épreuve. Il voulait, voulait à tout prix parler à Marsa, savoir si son regard, à lui, si son souffle—comme un peu de vent sur les cendres—ne rallumerait pas une étincelle vivante dans ces yeux éteints.

A qui pensait-elle, si elle pensait ?

Quel souvenir roulait, roulait sans fin dans cette tête vide ?

Le sien ou celui de l'autre ?

Oh ! il saurait ! Il voulait savoir !

—Par ici, dit le docteur Sims. Nous allons, au bout de l'allée, nous trouver face à face avec elle !

—Allons ! ajouta Fargeas.

Zilah le suivit. En quelques pas, ils atteignaient la fin de l'allée, près du petit mur tapissé d'arbres en éventail et logeant la voie. Le prince voyait venir à lui de son pas lent, de son pas lourd, Marsa—non, une autre Marsa, le spectre ou la statue de Marsa. Une Marsa morte et qui eût marché.

—Attendons, dit Fargeas.

Il fit signe à Vogotzine de s'éloigner et le soldat et les deux docteurs se défilèrent derrière les arbres, comme à la manœuvre.

Zilah restait seul debout au milieu de l'allée, très ému, presque tremblant.

La gardienne qui guidait Marsa dans ses promenades avait sans doute reçu un ordre du docteur Sims. Elle cessa, en apercevant le prince, de marcher à côté de la jeune femme et laissa seule ainsi la Tzigane, la suivant de trois ou quatre pas en arrière.

Perdue dans sa stupeur, Marsa avançait, la tête haute et nue, ses cheveux noirs éparpillés sur son front par le vent, et, toujours belle, amaigrie pourtant, elle allait devant elle, sans voir, la bouche

close comme par un sceau de mort. Elle n'était plus qu'à deux pas de Zilah.

Lui, attendait, ses yeux bleus la couvrant d'un regard où il y avait un amour, une pitié, une colère, des larmes aussi, refoulées et chaudes. Quand la Tzigane arriva devant lui, presque forcée de se heurter contre le prince dans cette lente promenade, droite et silencieuse, elle s'arrêta brusquement, comme un automate.

L'instinct d'un obstacle l'arrêta net, toute raidie, sans un mouvement, n'avancant plus, ne reculant plus, regardant.

Le docteur Fargeas et M. Sims, étudiaient, à quelques pas de là, le regard atone, encore égaré, sans pensée, sans vision.

Marsa, toujours enveloppée de stupeur comme d'un suaire, restait là, debout, ses yeux rivés sur Andras. Tout à coup, brusquement comme si on lui eût enfoncé au cœur une lame invisible, elle tressaillit, secouée d'un tremblement; son visage—cette pâle figure mamoréenne, impassible—se tira comme par des fils, exprimant une terreur affolée; prise de frémissements nerveux, elle chercha à appeler; un cri aussi aigu que les sifflements de la vapeur qui déchiraient l'air, là-bas, sortit de ces lèvres béantes comme celles d'un masque tragique. Les deux bras se tendirent en avant; les mains qui tremblaient se rejoignirent; et, comme une masse, tombant à genoux, cette voix qui, depuis tant de jours, répétait dououreusement, sur un funèbre refrain chantant: Je ne sais pas, je ne sais pas... la voix devenue étranglée, balbutia: "Grâce! Grâce!..."

Puis,—Marsa agenouillée,—le cou renversé se gonfla, la tête retomba en arrière, dans une lividité de mort, le flot lourd des cheveux l'empêchant de briser sur le sable où elle alla frapper avec un son mat.

Zilah s'était précipité. La gardienne aidant Andras et le docteur Fargeas, relevait Marsa évanouie.

Le pauvre Vogotzine était rouge comme s'il allait avoir un coup de sang.

—Mais savez-vous, messieurs, dit le prince, savez-vous que ce serait épouvantable si nous l'avions tuée?

—Allons donc! C'est la stupeur qui est morte, répondit Fargeas. Maintenant, laissez-nous faire. N'est-ce pas, mon cher Sims? Elle peut et doit guérir!

XXVI

Le prince Andras n'avait plus, depuis longtemps, de nouvelles de Varhély. Il savait seulement que le comte était à Vienne. Quels intérêts Yanski avait-il à Vienne? C'était bien vraiment sur un appel d'Angelo Valla, son ami, que Varhély était parti.

Le ministre auquel Yanski Varhély demandait audience, Son Excellence le comte Josef Ladany, avait autrefois commandé une légion d'étudiants magyars très redoutée des grenadiers de Paskiewisch en Hongrie. Les soldats de Josef Ladany avaient, après avoir menacé de marcher sur Vienne, maintes fois tenu en échec les grenadiers et les Cosaques du feld-maréchal. Très exalté jadis, enthousiaste, avec de grands cheveux blonds qui flottaient autour de son front de vingt ans comme sa plume de héron sur son bonnet national, Ladany faisait la guerre en patriote et en poète, récitant des vers de Petöfi pendant les nuits de campement, et partant pour la bataille comme pour le bal. Il était magnifique—Varhély s'en souvenait bien—à la tête de ses étudiants, et ses blondes moustaches en croc avaient, en chemin, fait battre plus d'un cœur de petite patriote hongroise.

Varhély n'eut donc point de peine à expliquer ce qui l'amena à Vienne. Il le fit franchement, hardiment, comme il eût, autrefois, abordé de front l'ennemi, coude à coude avec ce vaillant devenu ministre.

—Vous pouvez, lui dit-il brusquement, me rendre un service... un grand service... Je n'ai jamais rien demandé à personne... J'ai pourtant fait le voyage pour vous demander à vous... pour vous prier de...

—Dites, mon cher comte. Ce que vous souhaitez sera réalisé, j'espère.

Mais déjà le ton devenait plus froid—ou plus officiel tout simplement.

—Eh bien, fit Varhély, ce que je viens réclamer de vous, c'est, en souvenir du temps où nous étions frères d'armes (le ministre passa rapidement, d'un geste nerveux, ses doigts sur ses favoris)... la liberté d'un homme!... oui... d'un homme que vous connaissez!

—Ah! vraiment? dit le comte Josef.

Il était assis dans son fauteuil ministériel, les jambes croisées, les mains jointes et, la tête inclinée légèrement, il examinait, à travers ses cils, baissés à demi, le visage de Varhély qui hardiment le regardait en face.

Le contraste était profond entre ces deux hommes, le soldat moustachu, comme blanchi sous le harnois, et le chancelier élégant aux manières mondaines: —deux compagnons d'antan et qui avaient entendu siffler les mêmes balles.

—Voilà, reprit Varhély. J'ai le plus grand intérêt à ce qu'un de nos compatriotes... en ce moment prisonnier à Varsovie, il y a peu de temps... soit mis en liberté... J'y ai un intérêt absolu, répéta Yanski, dont la lèvre devenait aussi blanche que ses moustaches.

—Oh! dit le ministre, je gage que je sais de qui vous voulez parler.

—Du comte Menko.

—Parfaitement!... Menko a en effet été arrêté par la police russe au moment où il se rendait chez un certain Labanoff... ou Ladanoff... presque mon nom hongrois en russe... Ce Labanoff, qui habitait Paris naguère, est soupçonné d'un complot contre le tzar... Il n'est pas nihiliste, mais il est mécontent... Un cerveau troublé d'ailleurs... Bref, le comte Menko s'est lié, je ne sais comment, avec ce Labanoff... Il est allé le rejoindre en Pologne et, ma foi, la police russe lui a mis la main au collet. Je ne vous cache pas qu'elle a bien fait.

—Aussi, dit Varhély, ne disent-je pas le droit de la police russe à se défendre ou à défendre le tzar. Ce que je viens vous demander, c'est de faire agir diplomatiquement auprès du gouvernement russe pour que Menko soit mis en liberté.

—Il vous intéresse beaucoup, Menko?

—Beaucoup, fit Yanski d'un ton qui sembla bizarre au ministre.

—Alors, demanda avec une lenteur étudiée le comte Ladany, vous voudriez?...

—Qu'une note de vous, remise à l'ambassadeur de Russie, réclamait la liberté de Menko... C'est Angelo Valla, vous savez, l'ancien ministre de Mannin...

—Je sais, dit le comte Josef, avec son sourire plein de sous-entendus.

—C'est Valla qui m'a appris l'arrestation de Menko, dont je savais le départ de Paris, mais que j'avais hâte de retrouver en quelque endroit qu'il fût... Valla a été avisé, à l'ambassade italienne à Paris, de l'affaire de ce Labanoff, de la complicité apparente ou réelle de Michel Menko... Il m'a averti... Et comme nous cherchions, lui et moi, les moyens de faire mettre en liberté un homme détenu par l'autorité moscovite—ce qui n'est point, je le sais, chose facile,—nous avons songé à vous, et je suis venu vers Votre Excellence comme je serais allé au chef de la Légion des Etudiants pour réclamer son secours en cas de péril!

Yanski Varhély n'était pas diplomate et ses façons d'en appeler ainsi aux souvenirs d'autrefois faisaient courir sur l'épiderme du ministre un chatouillement désagréable, que le comte Ladany ne laissait pas apercevoir.

Le ministre connaissait parfaitement l'affaire de Varsovie. Un Hongrois y étant mêlé, et un Hongrois du rang et de la valeur du comte Menko, l'autorité austro-hongroise en avait aussitôt été avisée. Sans doute, il n'y avait pas, contre Menko, de preuves d'une complicité matérielle, effective, mais—comme Josef Ladany venait de le dire—il semblait évident qu'il venait, en Pologne, rejoindre Labanoff. On avait saisi un avis adressé à Menko par Labanoff. Tous deux devaient, avant peu, partir pour Pétersbourg. Labanoff avait, dans l'armée russe, des accointances douteuses; plusieurs officiers d'artillerie, arrêtés et envoyés aux mines, étaient ses amis avérés.

—L'affaire est grave, dit le comte... Nous ne pouvons guère, par un cas particulier, rendre plus tendus avec une nation... amie des rapports que tant d'autres,—je vous laisse le soin de deviner qui, mon cher Varhély—tant d'autres cherchent à rendre difficiles... Et pourtant je voudrais vous être agréable... Je le voudrais, je vous assure...

—Si le comte Menko n'est pas mis en liberté, qu'arrivera-t-il? demanda Yanski.

—Eh! eh! il se pourrait bien qu'il fit, aussi quelque étranger, le voyage de Sibérie!

—La Sibérie! C'est loin et on n'en revient pas, dit Varhély, la voix presque rauque. Je donnerais je ne sais quoi pour que Menko fût libre.

—Il lui était si facile de ne pas être empoigné par un caporal russe!

—Oui, mais enfin, il l'est. Et c'est sa liberté, je vous le répète, que je viens vous réclamer... Une pareille demande d'élargissement n'est ni une menace, ni un *casus belli*, que diable!...

Je voudrais bien le voir, lui, rédigeant la note, Oui je voudrais l'y voir!... On n'a pas idée de conspirer... C'est un mécontent, ce Menko, un mécontent... Il aurait fait son chemin dans nos ambassades... Le diable l'emporte!... Ah! mon cher comte, c'est bien embarrassant... bien embarrassant...

Et le ministre répétait le mot avec une expression maussade, toujours correct, même en disant: "Le diable l'emporte!" Il ne voulait point d'ailleurs s'engager tout de suite avec Varhély. Il verrait, se ferait apporter le dossier de l'affaire, demanderait, par dépêche, un rapport à Varsovie puis à Pétersbourg, étudierait rapidement ce qu'il appelait le cas de Michel Menko... "embarrassant, tout à fait embarrassant", et il rendrait à Varhély une réponse dans les vingt-quatre heures.

Yanski Varhély sortit un peu étourdi de cette visite. Il ne s'était jamais senti aussi vieux, aussi démodé dans le monde actuel. Le prince Zilah et lui maintenant lui faisaient l'effet de deux ancêtres. Des Don Quichotte, des romantiques, des entêtés, des imbéciles. Le ministre était, comme eût dit le reporter Jacquemia, un *malin* qui prenait le temps comme il venait et laissait en paix les spectres. Peut-être avait-il raison, ce Lanany!

—Allons, disait en riant, tout bas, le vieux hussard, il y a l'âge des moustaches et l'âge des favoris, voilà tout... Lanady a fait mieux; il a trouvé le moyen de devenir chauve:—il était né pour être ministre!

Pau lui importait, il est vrai, ce souvenir de jeunesse retrouvé sous des traits nouveaux, comme un amour d'autrefois revu sous un maquillage savant. Si le comte Josef Lanady arrachait Menko à la police du tzar et, le faisant libre, le livrait à lui, Varhély, tout était bien dans le rôle du ministre. Celdi-là, du moins, en passant par le ministère, serait utile à quelque chose.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront leur journal aussitôt.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS :

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition ; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet ; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt. ; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-12. 25 cts.
MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

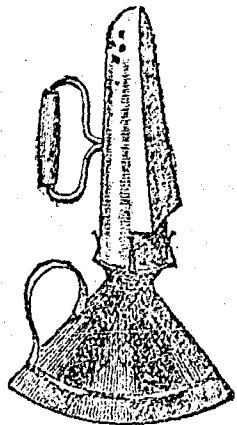
Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.



Breveté du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c.

J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue St-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
 AVOCAT
 Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.
 Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
 BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.

COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
 JOURNAL ILLUSTRÉ

Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'Abonnement : \$12 par An.

Frais de poste non compris.

S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette. 25 cents la boîte. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.

La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon. LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux ; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa.

PAIX 25 CENTS LA BOITE. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALIBLER contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 Cents.

Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

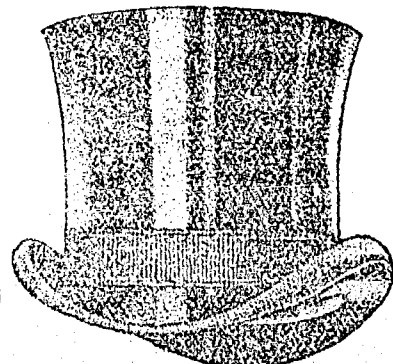
LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

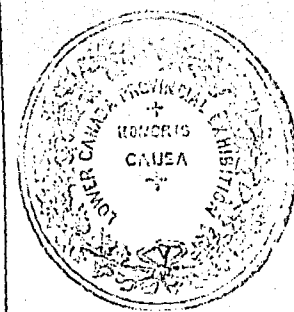
PARISIENS



LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—

Rue St-Laurant

MONTREAL.



A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sanguinet, MONTREAL.

30 DAYS TRIAL

DR. DYES

ELECTRO-VOLTAIC BELT and other Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet Free. Address **VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.